



ACTU | LA LEÇON DE CINÉMA



Bruno Dumont et son P'tit Quinquin.

AVEC SA SÉRIE TÉLÉ, **P'TIT** QUINQUIN, DIFFUSÉE SUR ARTE, BRUNO DUMONT SURPREND AVEC UNE COMÉDIE BURLESQUE SANS RENIER SES PRÉOCCUPATIONS D'AUTEUR. NOUS SOMMES ALLÉS À SA RENCONTRE.

✕ PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS BAUREZ ✕ PHOTOS ROGER ARPAJOU

LA LEÇON DE CINÉMA DE

# BRUNO DUMONT

**D**umont émerveille. On le savait déjà. À chaque fois, son sérieux frise l'austérité divine : *La vie de Jésus*, *L'humanité*, *Hors Satan...* Mais Dumont s'amuse aussi. On ne le savait pas. Sa série télé imaginée pour Arte, *P'tit Quinquin*, est d'ores et déjà la plus grande poilade de l'année. Cette objet burlesque, sorte de *Twin Peaks* à la sauce *Strip-tease*, voit deux pieds nickelés de la gendarmerie tenter de comprendre comment des corps humains ont pu entrer dans le cul d'une vache. La série a déclenché l'hilarité à la Quinzaine des Réalisateurs, à Cannes, et au Festival de La Rochelle, avant de toucher sa cible initiale : le téléspectateur (diffusion les jeudis 18 et 25 septembre sur Arte).

Dumont a tourné la chose dans son propre jus, le Nord-Pas-de-Calais. Sur la Côte d'Opale, à Audresselles exactement, petite station balnéaire parsemée de blockhaus – les nazis étaient persuadés que les Anglais et les Américains allaient débarquer là. Le petit Bruno y passait ses vacances. Le grand Dumont, lui, est venu nous chercher à la gare en ce lundi 21 juillet pour nous présenter in situ sa matière et sa manière.

Bruno Dumont est au volant de sa voiture et connaît toutes les rues par cœur. En un après-midi ensoleillé, on aura vu des dunes protégées, une ferme isolée surplombant le Vallon de l'Enfer

(ça ne s'invente pas), une église au Christ familiale, des chemins escarpés, des maisons abandonnées, des villages dépeuplés, des restaurants fermés, une actrice devenue championne du «lancer d'assiettes» et des vacanciers se dorant la pilule sur les galets. On aura surtout mangé une raie aux petits légumes avec le cinéaste, servie par un personnel tout droit sorti de son *Humanité*. Le jeune serveur du petit resto – chemise et nœud pap' pas forcément had hoc avec le standing du lieu – s'avère assez maladroit. «Je suis arrivé il y a deux semaines et c'est pas facile de s'y retrouver avec tous ces poissons!» dit-il en manquant de faire tomber un menu qu'il s'employait à ouvrir façon grand restaurant. Bruno Dumont s'amuse de la situation. Le comique est là, à qui veut bien le voir. Il suffit de le saisir. Ou presque.

## «JE RECRUTE À PÔLE EMPLOI»

«Je devais tourner ici. Vous avez vu les paysages que nous venons de traverser ? C'est beau, puisant. Je filme mes personnages comme des décors. Les gens font corps avec leur environnement. Ils sont remplis du pays. Les héros de *P'tit Quinquin* viennent tous des environs. Aucun n'est comédien. Je tourne avec des chômeurs depuis *L'humanité* (1999). Les adultes sont recrutés à Pôle emploi. J'y suis comme un employeur : je lis les fiches et rencontre des gens. Humainement, c'est intéressant. Une fois que



## «L'IRONIE, J'ADORE ÇA. JE SUIS MOINS AUSTÈRE QUE MES FILMS.»

J'ai choisi une personne, je m'assure qu'elle puisse jouer devant une caméra. C'est très intuitif mais périlleux. Prenons le cas du commandant Van der Weyden dans *P'tit Quinquin*; Bernard dans la vie. Au départ, il devait jouer un second rôle car, aux essais, il n'a pas été brillant, trop intimidé par la caméra. J'en avais choisi un autre pour le personnage principal qui a dû renoncer pour des problèmes de santé. Je suis donc retourné vers Bernard. Le dé clic a eu lieu quand je l'ai mis face à l'acteur qui allait jouer son adjoint [le

pragmatique Carpentier]. La présence d'un partenaire a libéré Bernard. Mais il avait beaucoup de mal à apprendre son texte. Devant la caméra, sa peur déclenchait grimaces et mimiques, avec ses yeux notamment. Parfois, on le voit hésiter. Il avait une oreillette et je lui soufflais ses répliques. C'est pour cela que vous le voyez regarder en l'air. Il écoutait ce que je lui disais. J'ai gardé ces images au montage. Ça nourrit son jeu, donc le personnage. Bernard m'avait dit dès le départ : «Dans ma vie, je n'ai jamais donné

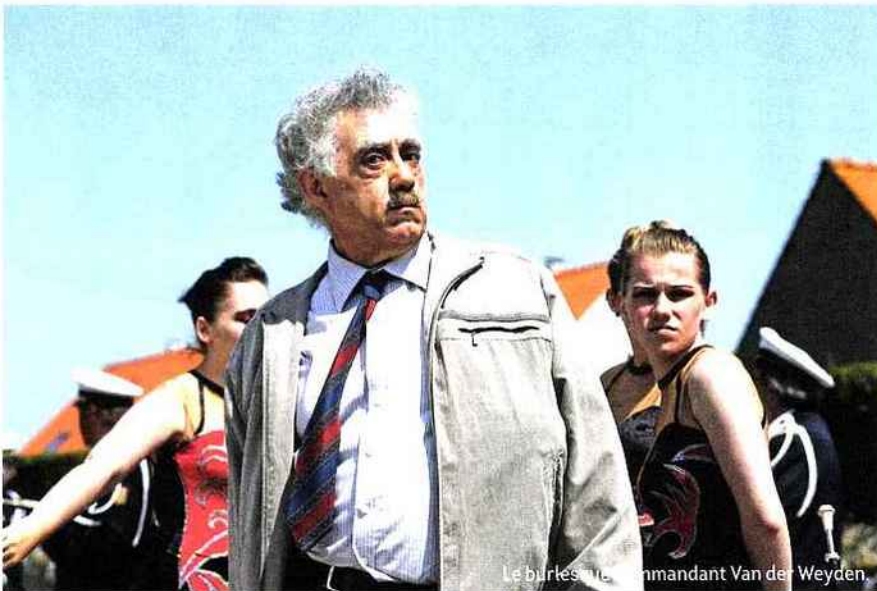
d'ordre à personne!» Il s'est éclaté à le faire. Ce qui est drôle, dans *P'tit Quinquin*, c'est la distribution justement. Mettre des personnes dans des rôles qui, a priori, ne leur vont pas. Regardez ce serveur par exemple : il n'est clairement pas à sa place. C'est drôle. Vous l'habilitez en gendarme ou en curé, c'est encore plus drôle. Il faut mettre en péril le mécanisme de la comédie sociale à laquelle on joue tous. Lui, vous et moi.

### «TOUT METTRE DEHORS!»

La comédie oblige à la précision. Davantage que pour un drame. Le drame peut sonner faux, on s'en fout. Le rire, c'est immédiat. On rit ou on ne rit pas. La sanction tombe comme un couperet. Il faut aussi alterner les émotions pour créer du décalage. Dans *P'tit Quinquin*, il y a deux ressorts dramatiques : le burlesque avec les gendarmes, et le romantisme avec les enfants. À moi de doser pour créer du rythme. Parfois, deux émotions contraires peuvent s'entrechoquer par un rapprochement brutal. Prenez la séquence de la fusillade. Le commandant fait un roulé-boulé grotesque comme dans les films américains pour éviter les balles et tout de suite après, le petit Mohammed meurt. Silence. Parfois, tout est encore plus mêlé comme dans la séquence finale. Je filme une étreinte entre les deux enfants sur fond de musique de Bach. C'est doux, solennel, religieux. Mais je demande aussi à Bernard de continuer à faire le mariolo, car je refuse la grandiloquence. Placer du Bach à ce moment-là, c'était une façon de faire jaillir les émotions, au risque d'une certaine outrance. Je sème des graines, elles poussent et, à la fin, c'est l'apothéose!

Mon découpage est très précis. Tout est storyboardé. La technique est tellement lourde qu'il est impossible d'improviser. Le comique demande de la rigueur et une

certaine simplicité. Avec *P'tit Quinquin*, je touche au plus près de la nature humaine. Ma caméra reste à hauteur des personnages. Pas la peine de faire le malin! En termes d'organisation, une série télé est assez



Bruno Dumont sur le tournage.



### FILMO

2014 *P'tit Quinquin*  
2013 *Camille*  
Claudel, 1915  
2011 *Hors Satan*  
2009 *Hadewijch*  
2006 *Flandres*  
2003 *Twentynine Palms*  
1999 *L'humanité*  
1997 *La vie de Jésus*



Les deux jeunes héros de la série, le P'tit Quinquin et sa belle.

proche d'un film de cinéma. Il y a un décor, des comédiens, une caméra et du temps à gérer. Nous avons tourné *P'tit Quinquin* en deux mois. Il ne fallait pas traîner. Mais l'économie de mes longs métrages m'a toujours obligé à aller vite.

### «QUE CA DÉRAILLE !»

C'est Judith Louis, directrice de l'unité fiction d'Arte, qui m'a proposé de réaliser une série. Sans aucune autre contrainte que le format. Pour le reste, j'étais libre. Au départ, j'ai écrit six épisodes. On m'a juste dit : «Non, il en faut quatre !» J'ai fait rentrer les six dans les quatre. Pas plus difficile que ça. J'avais envie de comédie depuis pas mal de temps. Cette proposition a été un déclic. Mais comment être drôle ? Il fallait que ça déraile. Mais pour que ça déraile, il me fallait un rail ; c'est l'enquête policière. Cela dit, elle n'est qu'un prétexte. Je suis dans la parodie. L'ironie, j'adore ça. Je suis moins austère que mes films. Contrairement à ce que l'on pense, le comique a toujours rôdé aux jointures des drames que je mets en scène. Je ne le faisais pas entrer parce ce que n'était pas l'objet. Chez moi, un acteur est toujours à la limite du grotesque, y compris – et surtout – dans le drame. Les séquences avec Paul Claudel dans *Camille Claudel 1915*, par exemple, sont sur le fil du rasoir. Si vous regardez la façon

dont l'acteur joue lorsqu'il converse avec le curé, la scène est proche de la bascule. À force de pousser le curseur, de quitter le naturalisme, le jeu de l'acteur se déforme. Mon boulot était de le pousser au bord de l'abîme et de le retenir pour ne pas qu'il tombe.

### «TOUT FAIRE EXPLOSER»

Avec *P'tit Quinquin*, je touche à d'autres limites. Cela m'intéressait d'aller dans des zones interdites, là où ça chauffe. La transgression par le rire est un soulagement. Notre culture nous inhibe. Le cadre d'une fiction permet de se lâcher et de défier la morale. Si vous êtes drôle, vous pouvez aller n'importe où. Quand Bernard dit : «C'est pire que la "chouya" !» [la shoah, NDLR], on est un peu borderline, mais ça ne choque pas. Il n'y a pas de moquerie, le personnage est sincère quand il dit ça. Il écorche le mot sans le faire exprès. La séquence avec les curés pendant l'enterrement, c'est la même chose [les prêtres explosent de rire entre deux sermons, NDLR]. Il faut dynamiter de l'intérieur les conventions et les institutions. La télé n'est, a priori, pas un lieu de création mais de communication civique. Dans les séries que vous voyez sur France Télévisions, il faut être gentil avec son voisin. La morale doit être sauve. C'est le niveau zéro de la création française. Les respon-

sables d'Arte, au contraire, souhaitent travailler avec des cinéastes marginaux et leur laisser carte blanche. C'est risqué mais essentiel pour l'inspiration.»

Dans les assiettes, les raies se sont défilées. Littéralement absorbées par la discussion. Entre-temps, le serveur s'est un peu emmêlé les pinceaux avec la commande des cafés. Puis Bruno Dumont s'est de nouveau installé au volant de sa voiture, visiblement ravi de faire visiter son paradis. On a retailé la route et le bout de gras. Entre deux dunes et deux fermes, la majesté de la nature a parfois imposé des silences. Pas des blancs, non, des silences qu'aucune gêne n'a demandé à combler. Avec Bruno Dumont, le temps du recueillement et des confidences se révèle comme les émotions de son *P'tit Quinquin* : «en alternance, pour créer du rythme». Un peu plus tard dans l'après-midi, le soleil rasant a redessiné le paysage. Le décor s'est comme refermé sur lui-même. La monture du cinéaste a finalement rejoint un morceau de civilisation. Une gare vide est venue signaler le bout d'un chemin. On a soudain entrevu la possibilité d'un western. Un homme est passé. ■

**P'TIT QUINQUIN** De Bruno Dumont  
• Avec Alane Delhaye, Lucy Caron, Bernard Pruvost, Philippe Jore... • 4 x 52 minutes  
• Sur Arte les jeudis 18 et 25 septembre